

sauvages » est une des planches de l'atlas qui accompagne le récit de voyage du botaniste Jacques Houtou de Labillardière. De son dessinateur Piron, on sait peu, il n'est jamais rentré.

Le « Repas des sauvages »

Au premier abord, nombre de détails bloquent la lecture. Les Européens endimanchés parmi des sauvages dénudés sonnent faux. Le dessin trop sculptural des Aborigènes laisse planer un eurocentrisme. Le palmier est étranger à la flore de la Tasmanie. Tout semble aller contre cette scène au point que sa valeur documentaire s'efface. Toutefois, à mieux considérer le dessin, les objections se lèvent. Il ne s'agit pas d'un palmier, mais d'une fougère arborescente. La nudité emprunte aux statues gréco-romaines dans le contexte de la Révolution. Ce qui semblait faux s'éclaire dans une mise en contexte. On reconnaît au loin les contours du mont Leillateah, au bord du lagon de Blackswan. Les détails sur les paniers sont d'une grande

■ L'AUTEUR

Bertrand DAUGERON est docteur de l'EHESS (École des hautes études en sciences sociales) en histoire et civilisations et chercheur associé au centre Alexandre Koyré, à Paris.

acuité, montrent des esquisses. On distingue le contenu du repas – des oreilles de mer et des coquillages cuits sur le brasier. La façon dont les femmes croisent leurs jambes autour des feux est documentée.

Et pour comprendre les couples de personnages aborigènes et français, il faut lire les récits de Labillardière et du lieutenant Rossel, qui a mis au propre les notes d'Entrecasteaux. « Il existait entre eux et nous une telle familiarité, qu'ils assistaient à nos repas avec le même plaisir que nous marquions à être témoins des leurs », écrit d'Entrecasteaux. La conversation autour du feu est l'occasion de recueillir du vocabulaire par des gestes. L'Aborigène bras tendu semble se prêter au jeu de Dauribeau qui prend des mesures du corps pour les rapporter dans son journal. La démonstration du couteau rappelle l'échange d'objets métalliques (hache, scie, hameçons) qui seront dès le lendemain abandonnés. Le fait qu'une femme confie son enfant est interprété comme un signe de confiance : « La confiance était cependant établie au

9 février 1793 : une deuxième entrevue

« **L**e lendemain [de la première entrevue], Mrs Labillardière, Riche, et moi avec un officier de l'Espérance fûmes les visiter avec des présents.

Mr Piron notre peintre vint aussi. Nous rencontrâmes en suivant la côte, les sauvages, qui nous virent venir de loin et qui nous attendirent sur une butte.

Nous leur fîmes toutes sortes de présents ; des boucles de verre leur faisaient plaisir. Notre ménestrier joua du violon ; cet instrument ne les amusa point. [illisible] des cravates, des rubans des morceaux d'étoffes, attaches aux jambes, au bras [illisible], en firent bientôt des mascarades. Nous voulons les faire danser en rond avec nous, ils ne voulurent pas ; je jouai de la flûte, alors ils prêtèrent une oreille attentive, ils voulaient l'avoir à toute force, mais

lorsque je l'eus serrée, ils n'y songèrent plus ; nous les amenâmes ensuite ou était notre [canot]. Chaque Français avait au moins un sauvage sous le bras, j'avais 2 vieillards dont un était boiteux [...]. Mr Piron avait 2 femmes dont une était extrêmement babillarde. Cette promenade avait quelque chose d'extrêmement intéressant, la confiance innée [illisible].

Quand nous sommes arrivés à notre canot, nous mangeâmes ; du poisson du homard, des

huîtres ; ils ne voulurent jamais en manger ; quoique ce soit leurs mets ordinaires, pas même de pain et de vin. Un prit un peu d'eau de vie mais il la rejeta aussitôt, en faisant beaucoup de grimaces. Je parvins pourtant à faire manger à un un peu de homard [...].

Celui-ci avait de la confiance en moi. Un ou 2 matelots ayant voulu caresser une femme, il le vit, il se fâcha et me le fit apercevoir. Je priais les matelots de cesser, ce qu'ils firent, et je l'apaisais tout à fait en lui passant doucement la main sur les épaules. Ce fut alors que les femmes nous quittèrent pour aller apprêter le dîner de leurs maris et de leurs enfants. Après notre déjeuner, ils nous conduisirent à l'endroit où ils devaient dîner [...].

Celle qui aimait tout à parler était jolie, le regard doux et attrayant ; elle voulut jouer de la flûte, mais n'en pouvant tirer de son, elle l'abandonne ; elle voit mon violon, elle veut en jouer, puis les laisse aussi, elle demande des vestes, on lui en donne, cela la gêne ; elle l'ôte enfin. Les jolies femmes de la nouvelle hollandaise sont du même caractère, ont la même trempe d'âme, la même légèreté, et sont d'un goût aussi frivoles que nos jolies, nos agréables, nos caillottes de France, d'Angleterre qu'on lui donnait toutes sortes de petits habillements et cela plutôt que pour la toucher que pour couvrir la nudité car elles le sont complètement nus. »

– Louis Ventenat
Journal de bord

BIBLIOGRAPHIE

B. Daugeron, *À la recherche de l'Espérance. Revisiter la rencontre des Aborigènes tasmaniens avec les Français 1772-1802*, Ars Apodemica, 2014.

M. Langton et R. Perkins (dir.), *Aborigènes et peuples insulaires*, Au vent des îles, 2012.

M. Jolly et al., *Oceanic Encounters: Exchange, Desire, Violence*, ANU Press, 2009.

J.-Ph. Beaulieu et al., *Un potager au bout du monde, Les Génies de la Science*, n° 26, pp. 18-23, 2006.

I. Clendinnen, *Dancing with Strangers*, Cambridge University Press, 2005.

point qu'une des femmes qui allaitait un enfant ne craignait pas de le confier à plusieurs d'entre eux », rapporte Labillardière. Dans le trio à gauche, selon un usage local, un Aborigène couvre de poudre de charbon le peintre Piron à sa demande.

Tout n'est pas dans l'image. Les armes sont absentes : les Aborigènes les ont laissées dans la forêt et les Français n'en ont pas pris. L'idée que chacun se fait de l'autre est donc pacifique. Les journaux de bord parlent de caresses échangées. Les uns donnent leurs habits, tandis que les autres dénudent leurs hôtes et découvrent à cette occasion que Louis est en fait une Louise. Il y a aussi les chants et les danses partagés. La confiance a aussi ses limites : les Aborigènes refusent de venir à bord ou de goûter les repas des marins.

Ainsi, une même humanité se découvre et s'explore à la veille d'une tragédie. La

colonisation britannique de l'île de Diémen en 1803 a transformé ces sociétés aborigènes de façon radicale. La Guerre noire de 1824-1831, ajoutée au choc microbien puis à la déportation de 210 survivants dans l'île Flinders, aurait voué les Aborigènes de Tasmanie à disparaître. Au cours du XIX^e siècle, la représentation du « sauvage » bascule vers celle, péjorative, du « primitif » – le degré zéro de la civilisation.

Le déroulement tragique de l'histoire n'est en rien annoncé dans l'expression de Ventenat « nos bons amis les sauvages ». Les Européens impliqués dans ces premières rencontres ont laissé des aperçus d'une société effondrée depuis. Ce sont parmi les quelques traces dont dispose l'actuelle communauté aborigène, issue d'une dizaine de femmes et d'Anglais et coupée en partie de la tradition et de la langue, pour se réapproprier son héritage.



france culture

LA MARCHE DES SCIENCES

Découvertes, inventions, aventures savantes au fil de l'Histoire

Aurélie Luneau
14h-15h / chaque jeudi

franceculture.fr

SCIENCE

© 2014 France Culture. Tous droits réservés. Photo: M. D. / Getty Images